

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Marie-Francine Hébert : retour en arrière avec une pionnière de la littérature jeunesse

Andrée Poulin

Volume 30, numéro 1, printemps-été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poulin, A. (2007). Marie-Francine Hébert : retour en arrière avec une pionnière de la littérature jeunesse. *Lurelu*, 30(1), 7–12.



(photo : Martine Doyon)

## Marie-Francine Hébert : retour en arrière avec une pionnière de la littérature jeunesse

Andrée Poulin

7

*Écrivaine, dramaturge et scénariste, Marie-Francine Hébert est une pionnière qui a connu les premiers balbutiements ainsi que l'âge d'or de la littérature jeunesse au Québec. À l'occasion du trentième anniversaire de Lurelu, cette auteure renommée offre aux lecteurs un fascinant retour en arrière. Il faut l'entendre raconter avec un brin de nostalgie l'époque où les premiers tirages se chiffraient à quinze-mille exemplaires et où les écrivains jeunesse faisaient des tournées dans les médias. Avec la franchise et la passion qu'on lui connaît, cette créatrice chevronnée s'exprime aussi sur divers sujets chauds, de la popularité de la littérature fantastique à la liberté de création aujourd'hui.*

*Vous avez commencé à écrire dans les années 70, à un moment où la littérature jeunesse était encore à l'état embryonnaire. Quelle était votre motivation?*

À l'époque, la littérature québécoise pour la jeunesse me semblait inexistante, et le théâtre en était à ses premiers balbutiements. À l'exception des émissions produites par Radio-Canada, j'avais l'impression d'un immense désert. Pour certains, cela aurait été un frein. Pour moi, ce fut un moteur : le défi me stimule. Partir de rien, avoir tout à inventer, j'adore ça. Réaliser mon rêve de devenir écrivaine s'est révélé un défi fait sur mesure. Je me sens parfois gênée de dire que j'ai pu choisir de faire uniquement ce qui me passionnait dans le métier et, ainsi, rester fidèle à ce en quoi je croyais profondément. Quelle veine! Merci la vie!

Depuis toujours, je voulais écrire, écrire, écrire. Pour changer le monde, comme je l'ai compris peu à peu. Changer l'enfance, plus particulièrement, comme j'allais le découvrir bientôt. Ne faire que cela : réfléchir sur la vie, chercher de l'amour, du bonheur, de la beauté, là où on ne l'attend pas néces-

sairement, en fabriquer s'il le faut, combattre les démons intérieurs et extérieurs...

Écrire. Et en vivre, forcément : je ne voyais pas comment je trouverais le temps de faire autre chose. Cela peut paraître curieux, puisque ma famille n'était pas portée sur la lecture et ne m'encouragea pas à poursuivre mon rêve, que je ne connaissais personne dans le milieu culturel et que j'ignorais tout des métiers liés à l'écriture. Peut-être est-ce la motivation et l'intention qui tracent la voie, conjuguées à un brin de naïveté et d'inconscience? Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais douté que je parviendrais à réaliser mon rêve. Moi qui doute de tant de choses, entre autres de moi-même. La vie s'est bien reprise.

*De quelle façon a commencé votre carrière en littérature jeunesse?*

J'ai d'abord publié deux textes pour le théâtre : *Une ligne blanche au jambon*, chez Leméac en 1974, et *Cé tellement "cute" des enfants*, aux Quinze en 1975. Pourquoi du théâtre? Le ministère de l'Éducation était venu recruter des étudiants en lettres pour l'écriture de scénarios pour l'émission *Les cent tours de Centour*. Voilà un travail d'été qui me convenait parfaitement. J'ignorais que j'allais me plonger dans l'écriture pour la jeunesse avec une ferveur qui ne me quitterait plus.

J'avais écrit la pièce *Cé tellement "cute" des enfants* en réaction au théâtre que l'on présentait aux jeunes à l'époque, fait de gentilles histoires de fées venues d'ailleurs. Oui notre vécu était assez riche pour être mis en mots, oui nos enfants pouvaient inspirer des personnages, oui notre petite histoire pouvait se transmuter en fiction. Nous avions commencé à le faire à la télé.

Je continuais à écrire pour le Ministère quand le hasard mit sur mon chemin un homme merveilleux, Guy Comeau, réalisa-

teur à Radio-Canada. Nous avons fait équipe pendant une quinzaine d'années.

À l'époque, le travail de scénariste me passionnait. Nous étions très concernés par les questions d'éthique, du développement de l'enfant, de pédagogie, etc. Nous considérions que c'était un privilège de pouvoir s'adresser aux enfants et nous nous sentions animés d'un grand sentiment de responsabilité.

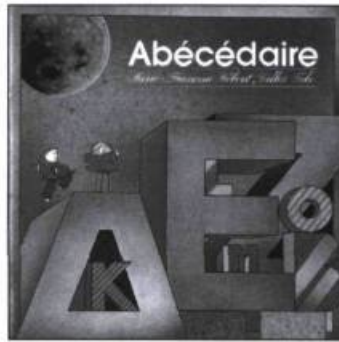
*Quelle était la place de la lecture, à l'époque, chez les jeunes?*

Quand j'ai commencé, la lecture n'avait pas tellement la cote. Offrir un livre en cadeau à un enfant constituait presque un affront. La majorité des jeunes voyaient dans le livre un manuel scolaire, associaient davantage la lecture à un pensum qu'à un plaisir. Plus généralement, la lecture était considérée comme une perte de temps, néfaste pour la vue, parfois même comme une source de perversion de l'esprit. Duplessis n'avait-il pas qualifié les écrivains de «pouettes» et de «pelleteux de nuages»? Bref, la plupart des petits Québécois ne venaient pas au monde dans des maisons aux murs tapissés de livres.

De toute façon, me disais-je, dans les livres mis à leur disposition, tout leur était étranger : les lieux, les références culturelles, les personnages, l'imaginaire même. De là à se sentir exclus... Il ne faut pas oublier que nous étions à l'époque où la société québécoise sentait le besoin de reprendre possession de beaucoup de choses, de notre identité plus particulièrement.

*À vos débuts, quelle place occupait le livre jeunesse québécois dans les librairies?*

Quand j'ai commencé à publier, je cherchais, en vain, non seulement mes livres, mais des livres québécois. Dans les librairies, tout l'es-



1979



1981



1984

pace était occupé par des livres français. Bertrand Gauthier, le fondateur de La courte échelle, s'insurgeait aussi devant le peu de place consentie aux livres québécois. À quoi sert un livre qui reste sur les tablettes ou, pire, dans l'entrepôt du distributeur? Quel gaspillage d'énergie, de talent, d'argent!

*Vous avez fait partie des écrivains qui ont publié dans les débuts de La courte échelle. Comment avez-vous vécu cette grande aventure?*

J'ai rencontré Bertrand Gauthier lors d'un projet de disque pour le Ministère. J'y ai aussi rencontré Gilles Tibo, autre coup de foudre amical et professionnel qui allait donner naissance (neuf mois plus tard, c'est une blague) à *L'abécédaire* publié en 1979.

Suivront en 1981 la publication de *L'œil gauche du roi* et celle du *Lion et la souris*, adaptées de la série télé «Klimbo» qui avait charmé Jacques Fortin, le PDG de Québec Amérique.

Le hasard, encore lui, me fera rencontrer Darcia Labrosse alors que j'étais assise sur un banc dans le grand hall d'exposition de la Foire du livre à Bologne, envoyée à l'époque par Québec Amérique. Ce coup de foudre amical et professionnel allait donner lieu à la publication en 1984 du *Voyage de la vie*, que je conservais dans une chemise sans trop savoir quoi en faire.

Nous nous sommes retrouvés, quelques auteurs, dont Ginette Anfousse, Sylvie Desrosiers, Gilles Gauthier, Chrystine Brouillette et Denis Côté..., autour de l'éditeur et écrivain Bertrand Gauthier. Nous partageons la même vision : prouver aux jeunes que la lecture pouvait non seulement les concerner, mais aussi les passionner. Encore fallait-il que les livres se rendent jusqu'à eux! La devise des auteurs : écrire des histoires si passionnantes que les jeunes en redemanderaient. J'ai longtemps dit : «J'écris pour les jeunes qui ne lisent pas».

Le rôle de l'éditeur : faire en sorte que les livres leur parviennent. Affiches, présentoirs, signets, publicité, rien ne fut négligé; je ne crois pas me tromper en disant que le budget de promotion rivalisait avec le budget de production. Je n'ai jamais compris le malaise qu'ont certains (encore aujourd'hui) à vendre des livres. Comme si le fait que le livre soit l'objet d'un commerce l'avilissait.

S'il nous arrive d'offrir notre savoir-faire gratuitement, il nous faut aussi le vendre pour pouvoir en vivre et continuer à écrire. Il y en a qui fabriquent du savon, d'autres des chaussures, d'autres du pain, d'autres des livres. Écrire est un métier comme un autre.

*C'est à La courte échelle que vous avez publié votre série sur l'indomptable héroïne Méli Mélo. Le premier titre de cette série, Un monstre dans les céréales, s'est vendu à près de 100 000 exemplaires. Vous avez donc connu cette période «faste» en littérature jeunesse, où les livres s'envolaient comme des petits pains chauds.*

Il faut croire que nos livres répondaient à un besoin et que, d'une façon ou d'une autre, nous étions branchés sur l'inconscient collectif, car les petits Québécois en redemandèrent. Cependant, l'ampleur du succès nous prit au dépourvu; la notoriété qui l'accompagna surtout. Je me souvenais d'un réalisateur qui, devant mon étonnement de ne pas voir mon nom inscrit au générique, m'avait répondu : «Le nom de l'auteur n'intéresse personne. Si tu voulais être connue, il aurait fallu que tu deviennes une actrice.» Soit! Non pas que je croyais que le nom de l'auteur n'intéressait personne, mais que ce n'était pas le métier par lequel la notoriété arrive, voilà tout. On devait être en 1989 ou 1990; me pointant au Salon du livre de Sherbrooke pour une séance de signatures, j'ai aperçu une longue file d'enfants qui attendaient, croyais-je, de rencontrer leur personnage de télé préféré; je me résignais déjà à me

tourner les pouces toute seule au stand quand j'ai découvert, à ma grande surprise, que ces enfants m'attendaient, moi; c'étaient les élèves enthousiastes d'Yves Nadon (qui deviendra le passionné spécialiste de littérature jeunesse que l'on connaît). Ce genre de scène se reproduira de nombreuses fois par la suite dans les divers salons du livre.

Nous avons maintenant de plus en plus de place en librairie. Une présence dans un Salon du livre était assortie d'une tournée des médias. Nos livres se retrouvaient dans les bibliothèques et les écoles. Que désirer de plus! Il m'est même arrivé d'être invitée à participer à des tables rondes en soirée en compagnie d'écrivains de littérature générale, comme si j'en étais un vrai, moi aussi. Des premiers tirages de quinze-mille, avec réimpression avant la fin de l'année, devinrent chose courante.

Je pouvais maintenant me consacrer à la littérature. Non pas que je renonçais à écrire pour le théâtre et la télé, mais j'appréciais l'absence de contraintes (décors, costumes, lieux) que m'offrait le roman. Et, surtout, la possibilité d'approfondir davantage mes personnages. Le bonheur!

Voilà pour mes débuts en littérature pour la jeunesse. Une grande complicité entre les auteurs, toute la liberté de création voulue, la sortie de nos livres en librairie, un lectorat nombreux et enthousiaste, un succès d'estime, des droits d'auteur suffisants... Je pouvais m'adonner à ce que j'aimais le plus faire au monde : réfléchir sur la vie, travailler à devenir une meilleure personne pour écrire de meilleurs livres et peaufiner mon écriture. Les meilleures conditions possibles pour la personne plutôt introvertie que je suis.

*Croyez-vous qu'il soit plus difficile pour les auteurs jeunesse de «percer» aujourd'hui?*

Difficile de répondre à cette question. De généraliser surtout. Je ne suis pas une spé-



1989



M.-F. Hébert recevant le Prix du livre Monsieur Christie pour *Mon rayon de soleil* avec Steve Adams (à gauche) en novembre 2003.

1988

cialiste de la littérature québécoise pour la jeunesse. Je suis écrivaine, avec ce que cela comporte d'introversion, et, partant, je manque de perspective historique. J'ai vécu le métier de l'intérieur, selon une trajectoire induite par la passion, sur un chemin semé de hasards et de coups de foudre amicaux ou professionnels. De coups durs aussi, de creux, et de questionnements. Mais quand la passion persiste... Je ne peux qu'essayer d'en témoigner au meilleur de ma mémoire, osant au passage y aller d'une interprétation de l'histoire telle que je l'ai perçue.

À l'époque, les maisons d'édition se comptaient sur les doigts d'une main. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il s'en fonde une par mois. Au début, les doigts des deux mains suffisaient à rendre compte du nombre de publications. L'ajout de quelques orbeaux donnait une idée du nombre d'auteurs. Les premières années, je parvenais à lire à peu près tout ce qui se publiait. Impossible aujourd'hui, compte tenu des quelque cinquante nouveaux livres qui se publient par an. Je n'arrive même pas à lire toutes les nouvelles parutions de mes auteurs préférés, encore moins celles des petits nouveaux venus. J'y vais au petit bonheur la chance.

Je ne crois pas me tromper en disant que le lectorat, lui, à l'instar du taux de natalité, n'augmente pas. La tarte, comme on l'appelle communément en statistiques, reste la même. Hormis quelques exceptions, les tirages ont beaucoup diminué. Les créateurs doivent donc produire énormément, faire de l'animation, de la traduction et enseigner pour parvenir à gagner leur vie. Plus facile? Plus difficile? Cela dépend pour qui. Personnellement, j'arrive mal à me livrer à plusieurs activités en même temps. Mais certains y trouvent peut-être un avantage, une manière de se nourrir.

Aujourd'hui, il faut faire avec l'abondance; le défi consiste à se démarquer. Certains sentent maintenant le besoin d'intégrer le spectacle à leurs animations.

*Vous détenez un record impressionnant : lauréate du prestigieux Prix Christie pendant trois années consécutives [Décroche-moi la lune (2001), Mon rayon de soleil (2002) et Le ciel tombe à côté (2003)]. Que pensez-vous de la concurrence?*

Une concurrence qui offre au lecteur une plus grande variété, n'importe quand. Une concurrence entre éditeurs qui stimule la production de meilleurs livres, aussi. Je publie maintenant dans diverses maisons d'édition, tout comme bon nombre d'auteurs et d'illustrateurs. Je n'aurais pas pu publier *Nul poisson où aller* ailleurs que chez Les 400 coups; *Le ciel tombe à côté*, ailleurs que chez Québec Amérique; *Décroche-moi la lune*, ailleurs que chez Dominique et compagnie, de même que les livres publiés à La courte échelle n'auraient pu l'être ailleurs. Une grande diversité de points de vue et de genres ne peut qu'être bénéfique.

J'aime la concurrence en tant que forme d'émulation. Je crois qu'elle contribue au progrès. On apprend tous les uns des autres. J'applaudis quand un livre me renverse : je voudrais l'avoir écrit. J'en suis reconnaissante à son auteur, car c'est la littérature québécoise pour la jeunesse qui en sort grandie. Des textes québécois qui m'ont stimulée, inspirée en cours de route, poussée à me dépasser me reviennent en mémoire. En vrac (j'en oublie sûrement et des meilleurs) : *Rosalie s'en va-t-en guerre* de Ginette Anfousse, *Le dernier des raisins* de Raymond Plante, *Les inactifs* de Denis Côté, *La mémoire ensanglantée* de Stanley Péan, *Cruelle Cruellina* de Carole Tremblay, *Le secret de M<sup>me</sup> Lumbago* de Gilles Tibo, *La bergère de chevaux* et *Un baiser pour Julos* de Christiane Duchesne, *Le plus proche voisin* et *Un oiseau de passage* d'Hélène Vachon, *David et le fantôme* de François Gravel, *La route de Chlifa* de Michèle

Marineau, *L'ogrelet* de Suzanne Lebeau, *Tous les soirs du monde* de Dominique Demers... Si je fouillais dans ma bibliothèque, je pourrais allonger la liste. Alors, merci à cette concurrence-là.

Mais il y a l'autre versant de la concurrence. Celle qui divise, qui cherche à diminuer l'autre pour se démarquer. Celle qui parfois procure la victoire au plus malin, à l'arriviste, au plus insécure peut-être. Je sais qu'elle existe comme partout ailleurs, il m'est toutefois difficile d'en parler; dès que je la sens poindre, je m'éloigne. Car elle s'adresse au pire tapi au fond de nous, et il n'y a rien de bon à en tirer.

*Se publie-t-il un trop grand nombre de livres au Québec?*

Il y a bien sûr abondance, pour ne pas dire engorgement. Le problème, c'est que chacun croit que c'est l'autre qui publie trop.

*Que pensez-vous de la place du livre jeunesse québécois en librairie?*

Il est clair que le livre d'une vedette de télé se retrouvera bien en vue dans les librairies. Qu'il soit bon ou mauvais importe peu. Certaines librairies ont de plus en plus de jouets, et les cubes débordent à nouveau de livres français (souvent des traductions) parmi lesquels on trouve parfois une nouveauté québécoise.

À l'exception de la Librairie Monet à Montréal qui fait une large place non seulement à la littérature pour la jeunesse et à la bande dessinée, mais aussi aux livres québécois, où trouve-t-on à Montréal un fonds de littérature québécoise pour la jeunesse? Où rencontre-t-on encore de vrais libraires qui connaissent la littérature jeunesse et peuvent vous être de bon conseil?

*Selon votre expérience, se fait-il une meilleure promotion du livre jeunesse*



M.-F. Hébert avec Janice Nadeau, réception du prix Alvine-Bélisle pour *Nul poisson où aller*.

*aujourd'hui par rapport à il y a trois décennies?*

De la part des éditeurs? Comparativement à ce que j'ai connu dans les premières années? Surement pas. On semble chercher de nouvelles manières de rejoindre la clientèle. Mais comment se démarquer? Ce n'est pas facile.

Cependant, on peut maintenant compter sur des bibliothécaires dévoués, des spécialistes en littérature de jeunesse, des animateurs, des associations, *Lurelu*, Communication-Jeunesse, etc., qui travaillent le plus souvent dans l'ombre avec les plus vieux outils du monde, celui de la passion conjugée au bouche à oreille. Sur ce plan-là, oui, il y a plus de promotion.

*En ce qui a trait à la place accordée à la littérature jeunesse dans les médias, y a-t-il amélioration ou recul?*

Le monde des arts déplore le peu de place qu'on accorde à la culture dans les médias de masse. Une place moindre, me semble-t-il, quand on pense à la couverture qu'en font nos quotidiens montréalais. Quant à la place consentie au livre jeunesse, elle rétrécit comme une peau de chagrin, hormis dans *Le Libraire* et dans *Lurelu*.

Une vedette de la télé publie un premier livre, et la voilà qui fait la une des journaux. La question de la notoriété ne pose pas ici de problème. Nous sommes plusieurs à pouvoir aisément nous en passer. Pour certains, elle peut même constituer un poids. Mais pour que le livre se rende jusqu'aux lecteurs, quelqu'un doit parler de sa parution. Tout passe par les médias maintenant, c'est la courroie de transmission la plus importante.

*Les livres jeunesse publiés ces jours-ci sont-ils plus beaux, mieux écrits et mieux illustrés qu'il y a trente ans?*

On a tous appris sur le tas. Les écrivains de ma génération ont appris en écrivant, les illustrateurs en dessinant, les éditeurs en éditant. Dans *L'abécédaire* que Gilles Tibo et moi avons conçu et mis en pages, on ne trouve nulle part la date d'achèvement d'impression, entre autres erreurs. Au fil des ans, bien des auteurs et des illustrateurs ont acquis une plus grande maîtrise de leur art. Par ailleurs, de jeunes illustrateurs me laissent béate d'admiration. Il n'y a qu'à penser aux Janice Nadeau, Steve Adams, Mylène Pratt... Je crois que la qualité s'améliore! Il faudrait demander l'avis des spécialistes. En ce qui me concerne, je trouve souvent de quoi m'éblouir et croire en la suite du monde.

*Vos livres publiés il y a vingt ans se vendent-ils toujours?*

Oui, à mon grand étonnement. De 1988 à 1999, j'ai publié dix titres de la série «Mélo Mélo». Aucun nouveau titre depuis. Au moins la moitié des jeunes que je rencontre les ont lus. D'après ce qu'ils m'en disent ou d'après les courriers que je reçois, ils semblent encore d'actualité. La trilogie de Léa, qui s'adresse aux adolescents, se vend toujours en France chez Press Pocket, où elle a connu beaucoup de succès. L'année dernière, la réédition de cette trilogie par La courte échelle s'est envolée. *Venir au monde*, maintenant disponible seulement en album, continue à intéresser des lecteurs.

*Que pensez-vous de l'engouement actuel pour la littérature fantastique?*

La littérature dite fantastique, apparue dans la foulée de Harry Potter, est en vogue en ce moment. Ce qui ne fait pas l'affaire de certains. Il s'agit d'un recyclage plus ou moins réussi de ce que la littérature mon-

diale compte de mythes, écrit à la hâte, parfois dans une langue douteuse, dit-on en substance. Peut-être. Ces livres ont tout de même le mérite de faire lire, les garçons en particulier. Plutôt que de déplorer leur popularité, ne vaudrait-il pas mieux se demander ce que les jeunes cherchent dans ces livres qu'ils ne trouvent pas ailleurs? À quel besoin répondent-ils chez les jeunes? De quelle manière leurs éditeurs sont-ils parvenus à rejoindre autant de jeunes? Ces livres prennent toute la place, dit-on. Ne fallait-il pas qu'elle soit devenue facile à prendre, la place?

Quand j'ai commencé à publier, des adultes se plaignaient que leurs jeunes ne lisaient que de la bande dessinée. Et alors? Il y en a d'excellentes. Est-ce qu'on doit tous aimer la «grande littérature»? Et qu'est-ce que la grande littérature, au juste? Se peut-il que ceux qui y croient manquent parfois de ferveur à la faire valoir?

*Durant votre carrière, vous avez fait preuve d'audace en écrivant sur des thèmes délicats et difficiles : la guerre, l'inceste, etc. Pourquoi?*

À l'occasion de ma participation à un jury visant à récompenser des émissions pour la jeunesse, je me suis retrouvée devant mon poste de télé, étonnée de me rendre compte que certaines des émissions pour la jeunesse précédaient immédiatement le bulletin d'informations. Celles du matin risquaient, quant à elles, d'être interrompues par un bulletin spécial quand la catastrophe était de taille. Les chaînes diffusant de l'information continue étaient accessibles d'un simple coup de «zapette». On pouvait en conclure que, ces dernières années, les enfants avaient pu être exposés à des images montrant la guerre en Bosnie, le génocide au Rwanda, des massacres en Algérie, des scènes d'exode et d'attentats par-



1990



2002



2003



2003



2005

11

semés de cadavres, de parents ou d'enfants agonisants, tout cela en couleur comme dans leurs émissions de télé préférées.

Or nos livres, nos émissions et nos spectacles de théâtre n'en parlaient jamais à l'époque par crainte de troubler nos enfants, pour préserver leur innocence le plus longtemps possible. On voulait croire qu'ils ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient ou qu'ils l'oublieraient rapidement. Cela se passait ailleurs, dans des pays loin de leur réalité. De plus, on ne se sentait pas concernés par ces problèmes. De toute manière, cela dépassait l'entendement.

C'est ainsi que me sont venues les premières phrases de *Nul poisson où aller*. J'ai mis des années avant d'en poursuivre l'écriture. Tout mon être se hérissait à la pensée de montrer aux enfants une facette sanglante de l'humanité, de parler d'impuissance, d'alimenter la peur, le désir de vengeance. Je crois que les histoires les plus douloureuses doivent laisser filtrer l'espoir, l'espoir d'un monde meilleur à tout le moins. Le jeune lecteur doit sentir qu'on peut trouver en soi la capacité de triompher de ce type d'épreuves. Or je ne voyais pas à quoi pouvaient bien se raccrocher deux enfants victimes d'une guerre fratricide! Le 11 septembre 2001, nombre d'enfants assistèrent à l'horreur en direct, ou presque. Cela ne se passait plus à l'autre bout du monde, mais à côté de nous, dans une ville que certains connaissaient.

Que pouvais-je faire, moi, l'écrivaine? Apprendre à me battre avec des mots, des rêves surtout, de l'amour enfin! J'ai terminé *Nul poisson...* d'un trait, dans l'urgence de montrer deux enfants qui font tout pour sauver ce qu'elles peuvent de la vie et du grand pot aux rêves qui se trouve en chacun de nous. Et, à leur manière, faire vibrer l'âme de l'autre et contribuer à faire monter son niveau dans le grand pot de la vie.

Je ne savais pas quoi faire de ce texte. Je ne voyais pas qui ça intéresserait au Québec. L'envoyer en France? J'ai appelé Christiane Duchesne pour lui demander des noms d'éditeurs, sans savoir qu'elle-même commençait à diriger une collection chez Les 400 coups. Coup de foudre amical et professionnel. Je me répète, mais ce retour en arrière me démontre à quel point ma carrière en est tissée. Même chose avec Anne-Marie Villeneuve, qui n'a pas craint de publier *Le ciel tombe à côté*.

*Les auteurs jeunesse d'aujourd'hui sont-ils plus libres que ceux d'il y a vingt ans? Sentez-vous que le spectre de la censure ou l'ombre des «accommodements raisonnables» pèsent sur les créateurs?*

Voilà, en ce qui me concerne, le véritable sujet d'inquiétude. À l'heure actuelle, conserver la liberté d'expression acquise de haute lutte pendant la Révolution tranquille me semble le plus grand enjeu auquel les créateurs et éditeurs auront à faire face. Au Québec comme ailleurs dans le monde, on est de plus en plus soumis aux demandes et exigences des minorités religieuses ou culturelles qui ne partagent pas les valeurs de la majorité, entre autres l'égalité entre les hommes et les femmes, les droits des enfants, la laïcité et la liberté d'expression. Le débat fait rage en ce moment. En voulant nous montrer tolérants, délaissions-nous nos propres valeurs? Nous taisons-nous par crainte de passer pour xénophobes? Tentons-nous d'éviter tout conflit en achetant la paix?

Les médias recensent les exemples d'accommodements dits «raisonnables», dans le milieu policier, dans les hôpitaux, dans les CLSC. Personne ne parle des accommodements quotidiens auxquels est tenu le personnel enseignant. Il suffit de visiter quelques écoles de Montréal, de plus en

plus multiethniques, pour s'en rendre compte. Je ne fais pas allusion ici au port du kirpan ou à l'exemption de cours de musique ou d'éducation physique, mais à l'accommodement au jour le jour auquel doit se plier un nombre de plus en plus grand d'enseignants.

Autrefois, un enseignant qui voulait rejoindre l'ensemble des élèves de sa classe devait le faire dans une langue comprise des plus faibles. Aujourd'hui, de la même manière, il doit extirper de son discours tout ce qui risque de heurter les élèves de minorités religieuses ou culturelles : les allusions au corps, à la sexualité, à la religion, aux relations parents-enfants trop permissives, etc.

Pas étonnant qu'en ce qui concerne le choix de livres, les enseignants soient aux aguets. Il suffit apparemment de la plainte d'un parent pour qu'un livre soit retiré, et la maison d'édition, parfois bannie. Alors, on redouble de prudence. L'idée étant de faire lire les élèves, n'est-ce pas? Ces «accommodements» ressemblent à s'y méprendre à de l'autocensure.

Je me suis moi-même laissé prendre au piège, en évitant de faire allusion à certains titres. Auparavant, je répondais aux questions du genre «Pourquoi j'écris?» et «Où je trouve mes idées?», que les jeunes posent invariablement en début de rencontre, par : «Cela commence le plus souvent par une question. Un exemple de question?» Je regardais la classe d'un air moqueur et je disais : «Comment on fait les bébés?» Rires, fous rires, malaise dans la salle. J'ajoutais : «C'est exactement ce que j'ai ressenti quand ma fille m'a posé la question. Cela m'a poussé à écrire *Venir au monde*.» Succès assuré. J'évite maintenant ce genre d'entrée en matière, à moins de me trouver devant un groupe d'élèves plus âgé et «homogène» (pour utiliser une expression courante). Bref, je m'autocensure.



M.-F. Hébert recevant le prix Alvine-Bélisle en novembre 2003 pour *Nul poisson où aller*.

(photos : Daniel Sernine)

Ma crainte, c'est qu'on en vienne tous à céder un bout de terrain. De là à ce que toute la chaîne du livre soit affectée...

Je relisais *L'abécédaire* en prévision de cette entrevue. J'avais totalement oublié qu'à la page de la lettre D (pour «différence») se trouve l'illustration de deux enfants nus dont il s'agit de découvrir la différence : vulve et pénis sont non seulement nommés, mais dessinés. Personne ne nous en avait fait le reproche tant cela semblait normal à l'époque. Pas sure que cela passerait sous silence aujourd'hui.

Si on se garde d'aborder tout sujet qui évoque le corps, les relations gars-filles, la sexualité, la violence, les agressions faites aux enfants..., il ne restera plus que le Web et ses sites pornos comme source d'information. Un retour à la Grande Noirceur, que j'ai connue, où, pour savoir comment on faisait les bébés, on lisait en cachette des petits journaux verts ou roses, où l'on en apprenait des vertes et des pas mures, effectivement, mais rien de rose, jamais.

En clair, disons qu'en ce moment je me bats pour conserver ma liberté intérieure.

*Quels conseils donneriez-vous à un jeune auteur qui commence aujourd'hui en littérature pour la jeunesse?*

Les conseils, ce n'est pas vraiment mon rayon. Les souhaits, cependant... Je souhaite que les jeunes auteurs soient nombreux à croire en la jeunesse comme en la vie, qu'ils sachent que si l'écriture pour la jeunesse est passionnante, elle comporte des responsabilités; qu'ils s'efforcent de trouver ce qu'ils ont de particulier à dire, d'unique à apporter à l'humanité; en un mot, qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. C'est la grâce que je nous souhaite.



1987

*En consultant Lurindex pour choisir les livres et albums qui illustreraient cette entrevue, nous sommes tombés sur la référence du texte suivant, qui avait paru à l'automne 1988 (vol. 11, n° 2), dans notre chronique «Tribune», consacrée cette fois-là à la censure. Marie-Francine Hébert y écrivait :*

Quand on s'adresse aux enfants, ce sont toujours les mêmes sujets qui font peur : l'amour (plus particulièrement le sexe), la violence et la mort. Les grands thèmes de la vie, quoi!

L'éditeur, le producteur de films, le réalisateur de télé, le conseiller pédagogique, etc., invoquent toujours la même raison pour justifier la censure : le public n'est pas prêt. Quel public? Celui des enfants? N'est-ce pas plutôt les adultes qui tiennent à ce qu'on présente aux enfants une version édulcorée de la vie d'où sont absents la violence, le sexe et la mort? [...]

Pendant que les adultes continuent de se donner l'illusion de maintenir les enfants dans l'innocence, ces derniers ne sont-ils pas souvent seuls obligés de faire face à ces dures réalités? On pourrait en débattre longtemps. En attendant, la difficulté reste entière : quand on veut

rejoindre les enfants, il faut nécessairement passer par leurs adultes; ce sont eux qui achètent les livres.

Comment alors aborder sérieusement un sujet délicat comme la reproduction humaine traitée dans *Venir au monde*? Et surtout, comment espérer faire avancer le débat en ne perdant pas notre public? En n'oubliant pas que l'évolution d'une société se fait lentement mais sûrement. (Si nous avions proposé le sujet il y a dix ans, aucun éditeur ne l'aurait accepté.)

Voilà le défi que l'illustratrice Darcia Labrosse et moi avons essayé de relever avec *Venir au monde*.

Notre objectif était donc d'aller juste un peu plus loin que le consensus social dans une espèce de risque calculé, acceptant de perdre, d'une part, un petit pourcentage des éléments les plus progressifs et, de l'autre, les éléments les plus réactionnaires. [...]

La première version de *Venir au monde* serait probablement restée sur les tablettes des quelques rares libraires assez courageux (osés!) pour l'accepter. La dernière version est en train de devenir un bestseller, non seulement au Québec mais un peu partout dans le monde.